

La mine de fer de Saint-Georges-d'Hurtières.

Commune :	Saint-Georges-d'Hurtières
Région naturelle :	Maurienne
Carte géologique :	750 - La Rochette
Domaine géologique :	Massifs cristallins externes - rameau externe - Belledonne
Carte IGN 1/25 000 :	3432 ET - Albertville
Substance :	Fer, cuivre et plomb argentifère (Sidérite, chalcopryrite, galène)
Roche encaissante :	Micaschistes
Exploitation :	1289 - 1930
Travaux souterrains :	20 500 mètres de galeries

Sur la face est de Belledonne à l'entrée de la vallée de la Maurienne, la plus importante et la plus belle de toutes les mines de Savoie est celle de Saint-Georges-d'Hurtières. Il s'agit d'un énorme filon de sidérite encaissé dans les micaschistes, suivi du sommet de la montagne (altitude 1 438) jusqu'au hameau de La Minière (altitude 916), en dessous duquel il n'a pas été reconnu.

◆ Historique.

La tradition fait remonter l'exploitation au temps « des Sarrasins », voire même à l'époque romaine, mais le plus ancien document historique mentionnant le cuivre de Saint-Georges est une lettre du Comte Amédée V datant du 1 juin 1289.

- En 1349, une épidémie de peste noire ravageait l'Europe, elle éclata parmi les ouvriers. La mine s'arrêta ou fonctionna au ralenti pendant 150 ans.

- En 1497, le Comte de La Chambre fut investi de la totalité des droits sur la mine. Le minerai était extrait au Sappey (ou Fosse des Sapins), à Saint-Joseph et à la Grande Fosse. Sa teneur en manganèse donnait d'excellents aciers propres à la fabrication des armes, des bandages de roue, des clous.

- En 1687, Castagneri, Baron de Châteauneuf, racheta les mines en même temps que la baronnie des Hurtières.

- En 1715, la veuve Castagneri revendit la baronnie des Hurtières à son créancier, le banquier Marchisio. Elle se réserva l'exploitation d'une partie des mines.

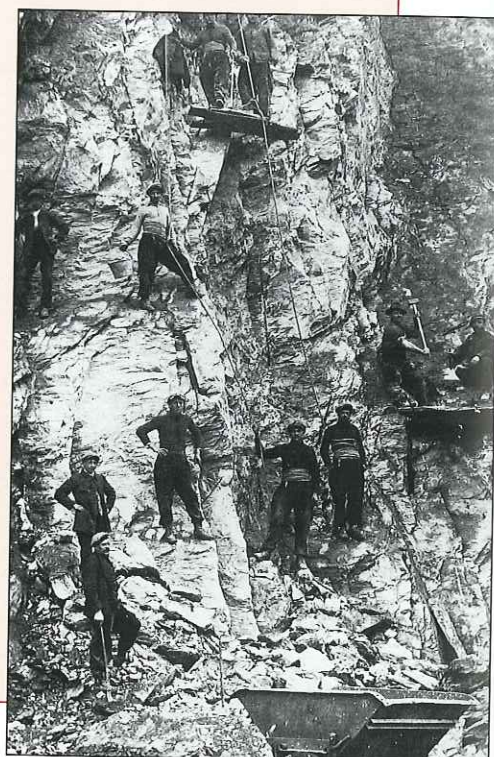
- En 1740, le Comte Marchisio laissa la gestion de la mine à Jacques Didier, trésorier de la Tarentaise, et se contenta d'encaisser les droits de seigneurage.

- En 1755, Jacques Didier mourut et laissa les mines en héritage aux auspices de Chambéry qui s'empressèrent de les revendre aux enchères publiques.

La « grande époque ».

- En 1776, la Compagnie Villat devint concessionnaire pour le cuivre (le fer tant à la disposition des gens du pays) et ouvrit des galeries de façon rationnelle : Saint-Laurent, Sainte-Lucie, le Sappey. L'exploitation, commencée aux niveaux supérieurs, se poursuivit en descendant. Pour trouver du cuivre, on ouvrit les Poules, Sainte-Barbe, La Trinité, Pierre Aiguë. Le fer et le cuivre étant étroitement mêlés dans les filons, les deux minerais étaient récupérés.

En Savoie, de nombreux hauts-fourneaux étaient alimentés par le minerai de Saint-Georges : Argentine, La Rochette, pierre, Aillon, Ecole, Sainte-Hélène, La Bathie, Tours, Notre-Dame-de-Bellevaux et Tamié. Le minerai était acheminé par des caravanes de mulets (par le Col de La Sciaz pour aller à Aillon) ou par des bateaux naviguant sur l'Arc et l'Isère.



A Saint-Georges-d'Hurtières, vers 1922, une nouvelle fosse en cours d'excavation.

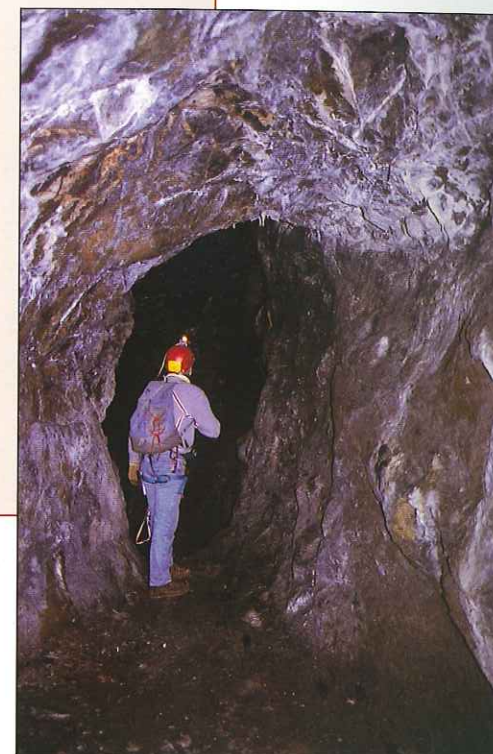
Les paysans mineurs.

Les mineurs de montagne étaient souvent au surplus paysans, « grattant le sol l'été, creusant la terre l'hiver ». La double activité s'avérait nécessaire pour vivre et quelquefois survivre. La plupart des postulants n'avaient que quelques-uns des dons indispensables pour se dire mineurs. Ils possédaient la machine la plus utile pour travailler aux mines : de bons muscles.

- En 1802, 400 ouvriers travaillaient à la mine. Les habitants de Saint-Georges « tapaient » dans les filons à leur libre convenance. La récupération du minerai se faisait de manière anarchique ce qui occasionnait de nombreux conflits et procès entre les exploitants. Les plus petits furent progressivement éliminés. La Compagnie Villat vendit ses avoirs à la famille Grange mais une très longue bataille juridique éclata entre les différents propriétaires. Ce n'est qu'en 1860 que Grange devint concessionnaire à perpétuité.



Plan incliné équipé de rails.



Galerie dans le secteur des Poules.

La course au minerai !

A cette époque, les habitants de Saint-Georges avaient le droit d'exploiter le fer pour leur propre compte. En 1830, plusieurs centaines d'ouvriers, regroupés en 62 exploitations, perçaient la montagne à partir de 38 entrées différentes ! C'était le règne du « chacun pour soi et Dieu pour tous » !

Il n'y avait qu'une seule règle : les galeries des uns devaient s'arrêter si elles risquaient de rencontrer celles des autres. La stratégie offensive consistait donc à doubler le concurrent et à lui barrer la route du filon. Parfois étagées les unes au-dessus des autres, des galeries pouvaient se rapprocher dangereusement. Il fallait laisser une épaisseur minimale aux planchers pour ne pas compromettre la solidité de la mine, du minerai était ainsi perdu. Les « rencontres » pouvaient se terminer par des rixes entre les ouvriers.

Peu à peu, le nombre d'exploitants se mit à diminuer. Les plus faibles n'avaient pas les moyens de payer les procès en justice, ils finirent par lâcher prise. En 1851, il n'en restait plus que six. Les noms qui nous sont parvenus sont ceux de messieurs Balmain, Bouvier, Brunier et Grange. Malgré tout, le percement des galeries restait toujours aussi anarchique et, paradoxalement, le nombre d'excavations continuait d'augmenter. Il passait de 38 à 59 !

L'administration des mines, garante de l'intérêt général, faisait ce qu'elle pouvait pour limiter les dégâts. Des arbitrages étaient rendus, des limites tracées, des interdictions ou « inhibitions » étaient prononcées, des murets étaient élevés pour éviter les conflits de frontière. Les exploitations souterraines devaient être séparées par une distance minimale de deux mètres.

Lorsque le minerai venait à manquer, il était tentant de démanteler les piliers de soutien, ou de les amincir pour en récupérer la matière utile. Ainsi affaiblis, ils éclataient parfois d'eux-mêmes, « lançant aux alentours des flèches de pierres ». Pour leur protection et conservation, certaines colonnes de soutien durent être « couvertes et murées ».

A peine prononcées, les inhibitions étaient souvent violées et, les parties s'excitant, la lutte devenait encore plus vive. Le point culminant des conflits fut peut-être atteint le 17 février 1850. Deux concurrents avançaient l'un au-dessus de l'autre dans le secteur de Saint-Eloi et les parois s'amincissaient dangereusement. Un bloc finit par se détacher, un ouvrier de M. Balmain fut mortellement blessé.

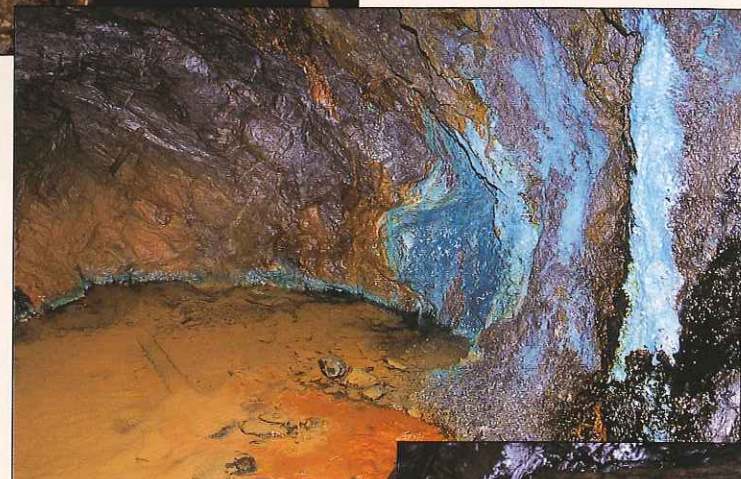
Les travaux hostiles et entrelacés conduisaient à un tracé illogique des galeries. Si l'exploitant « supérieur » avait de l'avance sur son voisin du dessous, ses galeries descendaient pour lui couper la route. Elles remontaient du bas si c'était le voisin inférieur qui l'emportait. Les boyaux pouvaient avoir un tracé, montant et descendant, fort préjudiciable pour l'extraction du minerai. Faute de voies horizontales de roulage, il fallait alors sortir le minerai à dos d'homme. Ceci explique qu'il était trié à la main au fond de la mine et le stérile (schiste, quartz, minerai pauvre) stocké derrière des murets dans les dépilages.

• En 1875, la vente du minerai devint de plus en plus difficile. Grange amodia la concession à la Compagnie Schneider du Creusot. L'exploitation redevint rationnelle et rentable : les principaux dépilages, exécutés par chambres et piliers abandonnés*, étaient : Saint-Laurent-Dessus, La Trinité, Sainte-Barbe.

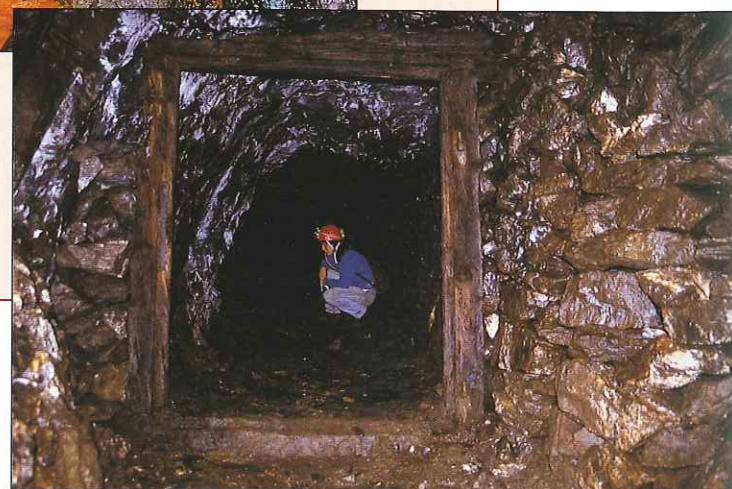
4 niveaux de roulage furent construits à flanc de montagne (aux altitudes 916, 992, 1 152 et 1 294 mètres). 5 plans inclinés permettaient de descendre le minerai au fond de la vallée à l'usine de la Pouille, près d'Aiguebelle, où le minerai était grillé (transformation du carbonate de fer en oxyde de fer) puis expédié aux hauts-fourneaux de Chasse, près de Givors dans le Rhône, pour y être fondu (transformation d'oxyde de fer en acier).



Un des balcons surplombant le vide de la Grande-Fosse-Dessous.



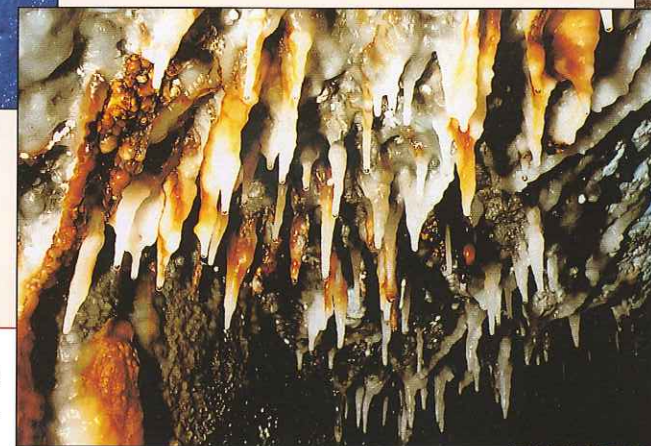
Vasque d'eau aux parois décorées par les oxydes de fer et de cuivre.



Vestige de porte coupe-vent.



Coulée d'azurite.



Stalactites de la « Galerie Merveilleuse ».



Stalactite de limonite, un hydroxyde de fer.



Stalactites colorées par les oxydes de cuivre.

• De 1875 à 1886, 257 000 tonnes de sidérite furent extraites. De nouveaux chantiers étaient préparés à Plan Canova et à Canard des Terriers, mais l'exploitation dut être stoppée. Les Anglais Thomas et Guilchrist venaient en effet de découvrir le procédé de déphosphoration (en 1878) des minerais de Lorraine. Le prix de revient du fer de Saint-Georges ne put soutenir la concurrence.

Outre le fer, on a extrait 10 075 tonnes de minerai de cuivre entre 1879 et 1885, la teneur en métal était de 10%.

Le déclin.

• De 1886 à 1888, seule l'exploitation du cuivre fut poursuivie par une dizaine de mineurs. Ils extrayaient de 65 1 000 tonnes de minerai par an.

• De 1888 à 1895, le Creusot poursuivit ses recherches au Canard des Terriers puis abandonna la concession. Plusieurs sociétés se succédèrent à intervalles rapprochés.

• De 1917 à 1923, la Société des Aciéries et Fonderies de Saint-Chamond réexploitait le fer et se bornait, pour le cuivre, à des « glanages » dans les anciens chantiers.

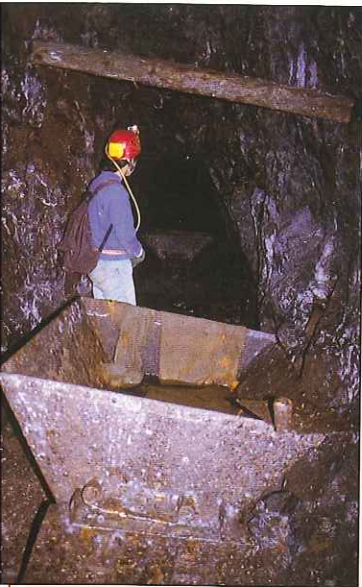
• En 1923, la Société des Mines Métalliques de Maurienne se donnait pour but de remettre en état la zone cuivre de Sainte-Barbe-Galvagne. On extrayait aussi cette année-là, 218 tonnes de galène donnant 33% de plomb et 380 grammes d'argent à la tonne.

• En 1926, la Société Horme et Buire exploitait cuivre et galène à Sainte-Barbe.

• En 1928, la Société des Mines de Maurienne entreprit des travaux de recherche pour le cuivre uniquement. Les coûts de ce métal s'effondrèrent en 1930. Les recherches s'arrêtèrent.

• Après la guerre 1939-45, toutes les installations, au fond et au jour, furent hélas démantelées et « ferrailées ».

D'après les documents du B.R.G.M.*, ce serait 700 000 tonnes de minerai de fer qui auraient été extraites de Saint-Georges. Bruno Cabrol donna une estimation de 1,5 million de tonnes. Le tonnage en réserve prouvé était de 200 000 tonnes, mais il est probable que, en aval pendage, les réserves potentielles soient de plusieurs millions de tonnes.



Wagonnets à Sainte-Barbe.

Après la fermeture.

- En 1947, à l'expiration du bail, les héritiers Grange restaient concessionnaires à perpétuité.
- A partir de 1964, Bruno Cabrol, étudiant en géologie et spéléologue, aidé de Jean-Claude Chabod, un autre spéléo-géologue, redébouchèrent certaines entrées obstruées et revisitèrent systématiquement la mine. Il en levèrent la topographie* complète qui servit de base au levé géologique : la structure du gisement fut désormais bien comprise. Il en fit son sujet de thèse en 1967.
- En 1984, par sécurité, le BRGM demanda à la commune de fermer les orifices.
- En 1993, sur les conseils du professeur Dabrowski, on redéboucha quelques entrées pour la valorisation de ce patrimoine minier exceptionnel. Le maire, Alain Bouvier, et la population adhérèrent à ce projet.
- En 1997, étude géotechnique par Ioan Bud, du Centre d'étude supérieures pour la Sécurité et l'Environnement Miniers. Le but était de prévoir les équipements de sécurité à réaliser pour une éventuelle visite touristique du secteur Sainte-Barbe-Trinité.

- En 1998, une seconde étude géotechnique du même secteur fut réalisée par l'architecte Delacour et Olivier Hermant, de l'Ecole des Mines de Nancy. Il s'agissait en particulier d'une modélisation informatique des contraintes supportées par les poutres et piliers du secteur Trinité.
- En 1999, un film fut tourné pendant une semaine par Token Productions de Nancy. Les réalisateurs étaient Véronika Petit et André Gérardin. Le Spéléo Club de Savoie apporta son concours.
- En 2000, eut lieu l'inauguration de l'Espace Culturel et Touristique Minier du « Grand Filon ».
- En 2001, M. Lemaréchal effectua une nouvelle étude géotechnique des équipements de sécurité à réaliser pour une éventuelle visite touristique du secteur des Grandes Fosses.
- De 1999 à 2002, des équipes du Spéléo Club de Savoie, pilotées par Emile Karka et Robert Durand inventorièrent par écrits, photographies, diapositives et films les différentes parties de la mine.
- En 2003, une réflexion fut menée sur les éventuels aménagements pouvant être offerts au « grand public », à l'intérieur même des mines.

♦ Géologie de la mine.

Le filon est principalement composé de quartz et de sidérite, qui est un carbonate de fer (FeCO_3). La différence de la sidérite classique comme celle d'Allevard, celle de Saint-Georges-d'Hurtières a la particularité d'être manganésifère (fer 35%, manganèse 5%). On trouve aussi, localement à Sainte-Barbe et dans les parties supérieures du filon, des enrichissements en pyrite, la chalcopryrite (CuFeS_2) et de la galène. Toujours dans les parties supérieures du filon, au-dessus du niveau 1 300, le quartz et la sidérite sont mêlés de barytine (BaSO_4) sans intérêt économique à l'époque.

Rappelons que là où les anciens ingénieurs voyaient plusieurs filons dans la mine, Bruno Cabrol a montré qu'il ne s'agissait en fait que d'un seul et même « Grand Filon », puissant en moyenne de 5 à 8 mètres, plissé, fracturé ou décalé par cinq failles géologiques.

Enfin, en aval pendage, le filon se poursuit probablement en profondeur mais la pente du versant de la montagne diminue, si bien qu'il faudrait creuser des travers-bancs de plus en plus longs pour retrouver le minerai.

A La Trinité, pilier de pierres sèches.



Rails à Sainte-Barbe.

En attaquant un travers-banc au niveau du hameau du Pichet, il faudrait théoriquement creuser sur 450 mètres de distance pour recouper le filon. Au niveau de l'Arc (altitude 340 m) cette distance atteindrait 1 100 mètres. On pourrait espérer récupérer près de 6 millions de tonnes de minerai ! Mais comme le signale Bruno Cabrol, nous sommes là en pleine extrapolation !

♦ La mine.

Il existe une mine principale avec une vingtaine d'entrées et une dizaine de mines secondaires non reliées à la principale. Les dépilages n'ayant pas été remblayés*, ils sont tous accessibles. L'ensemble représente 20 500 mètres de galeries étagées sur 522 mètres de dénivellation. On y trouve en un vaste labyrinthe (700 bifurcations) tous les types de galeries de recherche et d'exploitation, puits, descenderies et travers-bancs. Les dépilages peuvent représenter des vides énormes comme aux Grande-Fosse-Dessus et Grande-Fosse-Dessous.

Localement, les carbonates de cuivre, les hydroxydes de fer, de manganèse et la calcite viennent décorer cette impressionnante mine. Les zones d'enrichissement en cuivre sont les plus fréquentes dans la partie supérieure du gisement là où les galeries montrent de magnifiques oxydations de couleur bleu-vert (malachite et azurite).

Le travail dans la mine.

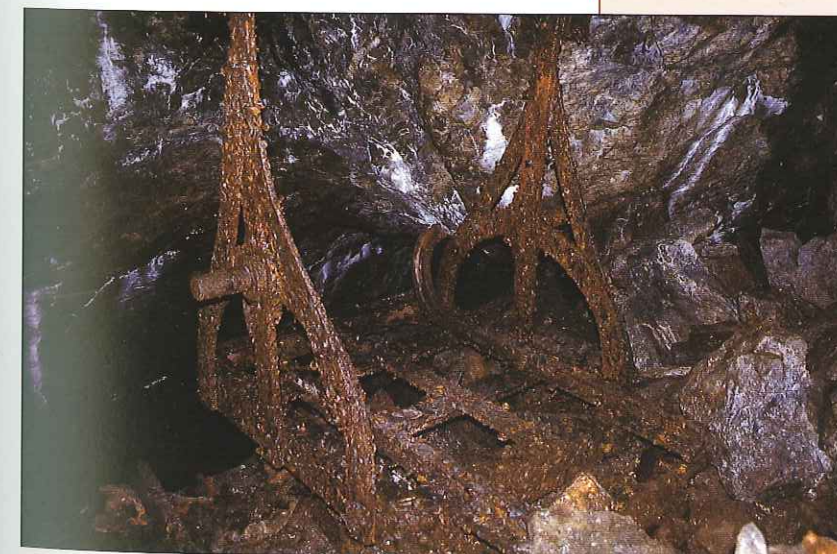
Les premiers mineurs se sont contentés d'exploiter le filon à ciel ouvert ; celui-ci affleurait en un « chevelu » de part et d'autre de l'arête de Montgilbert et surtout sur le versant de Saint-Georges. Il ne reste de ces travaux que des tranchées jalonnées par d'énormes blocs de quartz décapés de leur sidérite.

Ensuite, comme dans toutes les vieilles exploitations, les mineurs ont opéré par « descenderies » dans le filon. La section de 1 x 1,60 mètre laissait à peine le passage d'un homme chargé d'une hotte de minerai. Parfois, il se trouve des tracés* qui ne permettaient qu'une progression à quatre pattes.

L'abattage devait être extrêmement difficile étant donné la dureté de la sidérite injectée de quartz. En 1800, un mineur extrayait 56 kilos de minerai trié par jour. Malgré tout, ceci ne les a pas empêchés de pratiquer d'énormes excavations, comme la Grande-Fosse-Dessous, qui n'a pas moins de 110 mètres de longueur, sur 7 de largeur et 50 de hauteur, le tout incliné à 70 degrés.

L'aérage était suffisamment assuré par les fractures ouvertes qui lézardent la montagne. Quand à l'hexhaure, elle ne devait poser aucun problème étant donné la rareté de l'eau.

Au détour d'une galerie à demi-effondrée, apparaît un treuil mangé par la rouille. Des « fleurs de fer », sorte de petites concrétions, viennent le décorer.



Dans le filon de Sainte-Barbe des rails enjambent un puits. On remarque des taches de couleur verte, signes de la présence du cuivre.

A partir de 1875, la Société du Creusot a rationalisé l'exploitation. Les panneaux de minerai sont reconnus par montages et « allongements* », puis exploités par chambres et « piliers abandonnés ». Les piliers étant choisis de préférence dans les parties les plus quartzieuses. Il s'en est suivi une répartition anarchique des piliers, peu compatible avec les règles de sécurité telles qu'on les appliquerait à l'heure actuelle. De plus, chaque chantier est bordé par des failles garnies d'une salbande plastique, analogue à « de la pâte de dentifrice », ne permettant pas aux mineurs de bénéficier de « l'effet de voûte ». Fort heureusement, le filon était, grosso modo, parallèle au flanc de la montagne. Le recouvrement schisteux reste peu épais et n'exerce pas de pression considérable. L'abandon d'une « planche* » de quartz, voire de sidérite, au toit de la galerie, épaisse de un ou plusieurs mètres, a permis d'éviter l'éboulement des micaschistes.

La mine est globalement en bon état. Les déséquilibres causés par l'exploitation semblent maintenant stabilisés. On peut estimer que par rapport à 1964, environ 500 mètres de galeries, sur plus de 20 kilomètres, ne sont plus accessibles aujourd'hui.

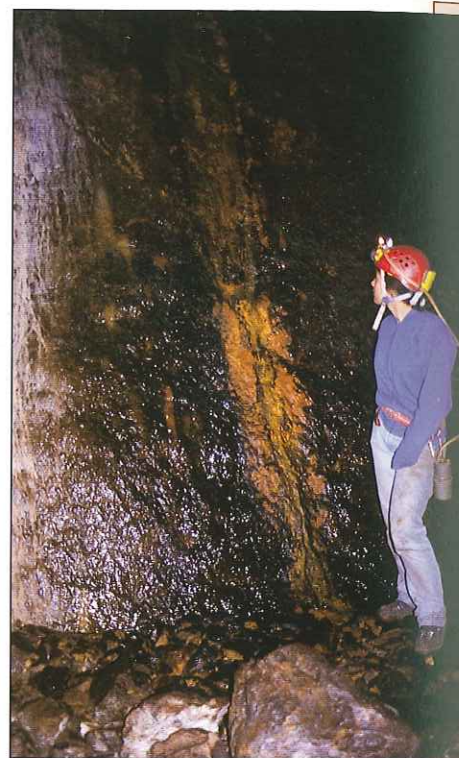
Le danger principal est l'éboulement localisé. Vieux murets, toits de micaschistes et trémies sont instables. Le danger secondaire est de se perdre : il y a 20 kilomètres de galeries et 700 carrefours ! Il existe bien un balisage à la peinture avec chiffres et lettres, mais les flèches sont parfois fantaisistes ou contradictoires. Les chutes restent possibles car on trouve, selon les endroits, nombre de parties verticales.

Les principales entrées sont fermées par des portes métalliques installées par la municipalité.

Quelques accidents graves au cours de l'exploitation :

A la mine de Saint-Georges, il y eut relativement peu d'éboulements. Les explosifs mal manipulés furent la cause majeure des accidents.

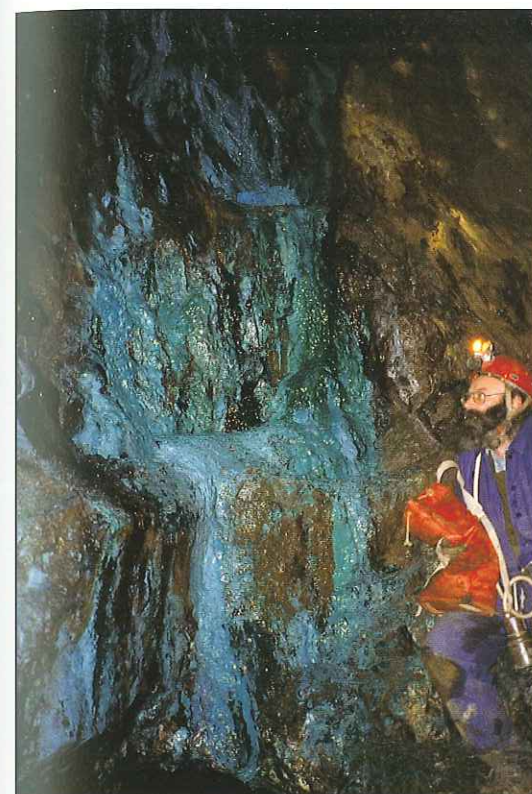
- Le 29 août 1863, un ouvrier décède après avoir été frappé par un « coup de mine », charge non explosée après trois minutes d'attente (Guidet Eloi).
- Le 22 août 1873, un ouvrier décède après avoir été frappé à la tête par des projectiles dus à l'explosion d'un bourrage de trou de mine (Martinet André).
- Le 25 mai 1877, un blessé grave à la tête au moment de la compression d'une seconde cartouche sur une première non explosée (Gros Antoine).
- Le 27 juillet 1877, un blessé grave qui bourrait une charge d'explosif avec des marteaux et poussières quartzieuses.
- Le 10 octobre 1877, un ouvrier blessé par un coup de mine, « non explosé au bout de 25 minutes », que ses camarades essayaient de débarrasser.
- Le 23 janvier 1878, un blessé par une chute de 14 mètres dans un puits.
- Le 26 mars 1880, un mort par le choc d'une benne que l'ouvrier cherchait à remettre sur ses rails (M. Rosset).
- Le 11 janvier 1881, un mort par l'explosion d'un coup de mine (Blanc André).
- Le 23 mai 1882, un blessé grave par la chute d'un bloc de minerai détaché de la voûte.
- Le 13 septembre 1882, deux ouvriers tués par éboulement (Pillet Joseph, Rosset Jean-Claude).
- Le 3 octobre 1883, un ouvrier a les 2 jambes fracturées par une berline dévalant un plan incliné*.



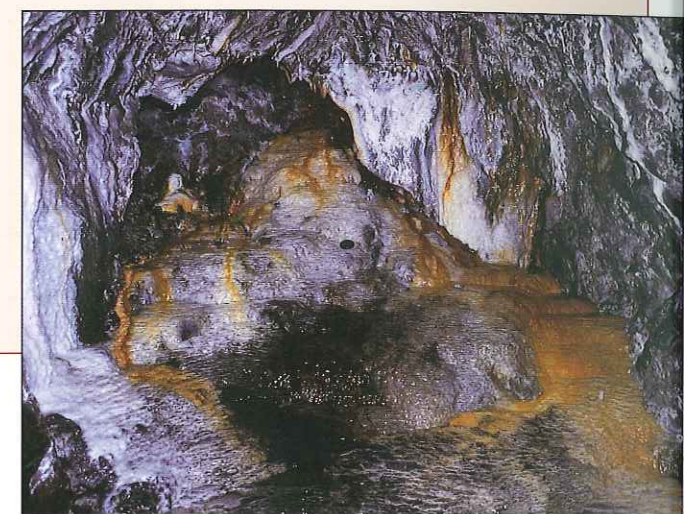
A Saint-Laurent-Dessus...



... festival de couleurs.



A Saint-Jacques, les coulées vertes de malachite signalent la présence de cuivre.



Concrétionnement calcaire teinté par les oxydes de...

◆ Faits et méfaits.

Durant la période d'exploitation des mines de Saint-Georges-d'Hurtières par la Société Schneider-Le-Creusot, quelques faits douloureux créèrent stupeur et inquiétude parmi le personnel du site minier et la population locale.

« Tout d'abord, les conditions de travail, la pénibilité, les temps de travail excessifs furent responsables de nombreux accidents. Un cas parmi tant d'autres fut celui de Giraud et de Pierre Favier, tous deux originaires du Plan du Bourg. Vers 1890, suite à l'explosion d'une mine, ils furent ensevelis sous un éboulement de rochers. Le premier, après un long travail de déblaiement, put être libéré de sa fâcheuse position. Le second, pris au piège sous une énorme roche jusqu'au niveau de la ceinture, ne fut dégagé qu'après la destruction du bloc brisé à l'aide de coups de masses et de burins. La victime ne s'en sortit qu'au prix de nombreuses fractures. Après plusieurs années de soins et des pires difficultés, son autonomie fut réduite à seulement quelques mètres. »

Aux accidents traditionnels des mines, pouvaient s'ajouter des histoires sordides liées à la nature humaine. En voici deux exemples :

« Lors de la construction de la voie ferrée horizontale dite du Creusot, qui reliait le bas du plan incliné n°2 au départ du plan n°3, au lieu-dit Le Zabru, le chantier était sous la responsabilité de André Guillermand, originaire du Pontet, une commune de la vallée des Huiles. La journée de travail durait 11 heures.

Un matin, les équipes se présentèrent sur le chantier mais, à la surprise générale, on constata que de l'outillage avait été volé. Ne pouvant travailler, le personnel dut rentrer chez lui. La direction mena une enquête pour trouver le ou les coupables. Avant même la fin des investigations, l'outillage fut restitué mais le voleur fut néanmoins découvert. Il fut licencié sur le champ en présence des équipes. L'humiliation ne fut pas digérée et certains promirent de se venger.

Quelque temps après ces faits, à la nuit tombée, André Guillermand remontait à pied d'Aiguebelle au lieu-dit Pont à Charvoz. Classé collaborateur de la direction, il fut sauvagement agressé par trois individus et jeté sous ce pont comme mort. Après plusieurs heures, il revint à lui et put appeler à l'aide. Grâce à un nommé Trocard qui rentrait chez lui à ces heures tardives, il put être secouru. Le Docteur Piot, d'Aiguebelle, lui donna les premiers soins. Il souffrait d'une fracture du crâne et de multiples contusions. Suite à de nombreuses séquelles, il ne reprit jamais le travail et mourut à Saint-Georges-d'Hurtières en 1910. Un procès contre les agresseurs et l'instigateur fut engagé. Il furent condamnés à 10 années de bagnes.

Au cours de l'exploitation par la Société Schwender, durant les années 1920-1930, un autre fait tout aussi dramatique se produisit. A cette époque, un téléphérique reliait la galerie de Sainte-Barbe à la route départementale 73. Il descendait le minerai pour qu'on le trie au pied de l'installation. Le téléphérique servait également à transporter le personnel vers les exploitations. L'ambiance sur les lieux de travail n'était pas toujours bonne et de nombreux conflits existaient entre direction et ouvriers. Il arrivait fréquemment que des mineurs supportant mal leur condition se fassent débaucher. C'était un début d'évolution sociale !

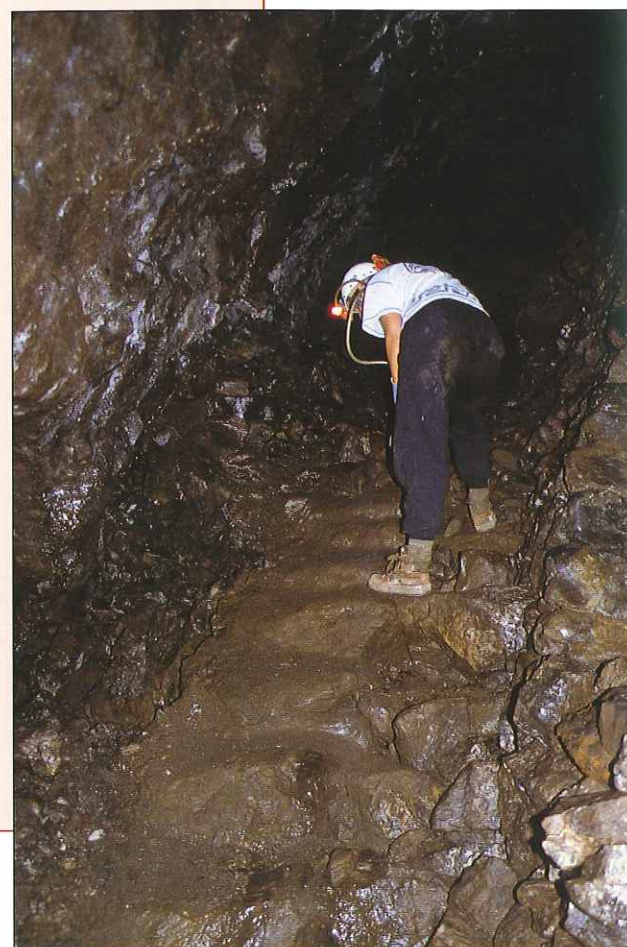
Toujours est-il qu'un jour de l'année 1924, le câble porteur du téléphérique fut à demi-cisaillé par une pince criminelle. Cet acte surnois fut tenté afin de provoquer un accident dont on mesure facilement les conséquences. Deux ingénieurs, les frères Sylvain, avaient pris place dans la benne pour se rendre à la mine. Quand Vincent Bouvier, responsable de l'installation, s'aperçut soudain que le câble était effiloché, il stoppa immédiatement la machine. Echappant à la mort, les Sylvain purent se sortir de cette périlleuse situation en descendant par "la cabrette" de la Thouvrière.

Une enquête fut engagée. Plusieurs ouvriers ayant eu des différends avec la direction furent soupçonnés. Sans aucune preuve, trois d'entre eux furent sanctionnés. Après la mort de certaines personnes, quelques éléments de cette tragique affaire furent révélés. La pince ayant servi à cisailler le câble avait été amenée en France, après la guerre 1914-1918, par un soldat ayant fait la campagne des Dardanelles. Les soupçonnés coupables étaient innocents, mais aujourd'hui encore, on n'ose toujours pas en parler. »

trois récits sont dus à Elie Guillermand, fils et petit fils Francisque Guillermand et de Etienne Guillermand, tous anciens mineurs, et grâce à la mémoire de personnes de la commune de Saint-Georges-d'Hurtières qu'il a pu contacter.



ges dans la mine.



A Pierre-Aiguë, escaliers.

